

Folie et aliénations : quelques indications pour un parcours

Richard Broda

« Dans la psychanalyse, le mouvement de l'interprétation se déploie du particulier de la vérité à la démonstration d'un réel, celui de la perte originaire qu'implique la division constituante du sujet ; C'est pourquoi l'interprétation échoue quand elle s'autorise du seul savoir » (Pierre Bruno, « Lacan, passeur de Marx », p. 311)

« Que mes phrases sonnent le français ou le papou, c'est exactement ce dont je me fous mais si j'enfonce un mot violent comme un clou, je veux qu'il suppure dans la phrase comme une ecchymose à cents trous. (C'est pour les analphabètes que j'écris) (Antonin Artaud, « Préambule », O.C Tome 1, p 10)

« Dix ans que le langage est parti/qu'il est entré à la place /ce tonnerre atmosphérique/cette foudre » (Antonin Artaud, Retour de Rodez, 1946).

« Je pleure et l'on en rit, ma souffrance est souillée et le mur du regret cerne mon existence » (P Eluard).

Ces citations, si elles ne résolvent pas les problèmes de méthodologie de mon intervention, en situent quand même la visée. Une ample tâche m'attendait pour justifier mon titre. J'ai choisi un exposé, diachronique/synchronique en essayant de suivre différents fils, et d'en repérer les nœuds, les croisements, les déplacements, les étapes. Il ne déroule pas une continuité causaliste, mais plutôt une avancée en spirale, une tresse.

En fait, je développe une synopsis, avec un souci d'épistémologie historique, qui s'étend des années d'avant-guerre, 1927, écriture de Nadja par A Breton à 1975, séminaire de Lacan sur Joyce. En réalité, j'ai voulu contextualiser l'abord des psychoses par Lacan, retrouver les sources foisonnantes de son inspiration. J'espère que vous n'aurez pas trop de mal à la suivre. Si oui, c'est que j'aurais réussi à dissiper la confusion qui règne sur la saisie de l'aliénation.

« S'étranger de soi, s'approcher de l'autre », tel est le titre de récentes journées d'études de la SFP. A noter le petit « a » utilisé, du terme « autre ». Pour nous c'est l'Autre, A majuscule, dont il s'agit, sous peine de revenir à la phénoménologie.

a) Un peu d'histoire permet de tracer un premier plan des contextes : à la Libération, l'asile psychiatrique est percuté par ce que l'on a pu appeler de manière assez exagérée « Révolution psychiatrique à la française » par l'effet de libération de la parole, de levée de la censure, les idées et les concepts se remettent à circuler avec la multiplication de colloques, la constitution de groupes pour réfléchir aux alternatives. La catastrophe dans les hôpitaux durant la guerre fut bien l'aiguillon d'un renversement de la médecine aliéniste., sinon de sa tentative. L'acte de décès en fut anticipé dès lors qu'une vie nouvelle des concepts et de pratiques reprenait le dessus. L'analyse princeps de la réalité asilaire par Bonnafé et Tosquelles, Chaurant s'effectua à partir de l'expérience de Saint-Alban. Il fallait procéder l'analyse de l'aliénation comprise comme celle d'un ensemble clos qui enserrait soignants, administration, état, et ceux qui comme aliénés l'étaient à un point inouï de réification. Un tel constat débouche par réaction sur le « désaliénisme » et 15 ans plus tard à la création du secteur et les réalisations de psychothérapie institutionnelle. Bonnafé, un

des premiers désaliénistes met sur le même plan la résistance à l'ordre nazi et lutte contre l'aliénisme. Parallèlement l'examen clinique de la vieille psychiatrie essentiellement diagnostique nosographique est malmené par la pratique de l'écoute.

Bonnafé qui était bachelardien savait que l'observateur faisait partie de l'observation. Il faut, dit-il, dans un livre de souvenirs » rappeler ce que fut la fonction du regard surréaliste sur la folie et notre fraternité avec Eluard. Ce ne l'est pas moins de rappeler, en rupture avec l'étroitesse scientifique, notre fraternité avec Canguilhem ».

Avec Daumezon, Koechlin et d'autres, Bonnafé fut l'initiateur du groupe de Sèvres (1957/58) qui inventera le secteur : il s'agissait de travailler à l'intérieur du système aliénant intérieur et extérieur à l'hôpital pour détruire la logique de ségrégation., et instituer des lieux sectoriels externes désenclavants. Ladite révolution transformée en réforme va marquer le pas et s'amortir dans l'inertie du monde psychiatrique au milieu des années 1980. Frank Chaumont a écrit, sur ce thème une excellente préface au livre d'Olivier Apprill « Une avant-garde psychiatrique, le moment Gtpsi (1960/1966) ». Quand l'asile a-t-il cessé de vivre ? Son ombre portée a perduré au-delà des années 60. Si dans les années 80 les médecins responsables ont été associés peu ou prou à définir des orientations, le fonctionnement des établissements est resté aussi peu démocratique que possible, à l'image de la gouvernance actuelle. La doctrine du secteur s'est bureaucratisée, et la révolution culturelle s'est épuisée. On est en attente d'un renouvellement.

Une anecdote livrée par Oury avec la complicité de P Faugeras (p 245 Préliminaire à tout traitement possible des psychoses) : « En Décembre 65, Bonnafé organise avec Oury une formation sur la hiérarchie avec les infirmiers de Perray-Vaucluse. Oury dit qu'il va demander à Lacan de venir et Bonnafé ne le croit pas. Il neigeait ce jour-là, on a vu arriver Lacan en manteau de fourrure. Il aurait fallu filmer les embrassades de Lacan et de Bonnafé dans la cour recouverte de neige Et. Lacan a travaillé toute la journée sur le moins un, avec les infirmiers. ». Cette jolie historiette faisait la joie d'Oury et de Bonnafé.

b) Lacan et le problème des aliénations

En 1964, lors du séminaire « les 4 concepts fondamentaux de la psychanalyse » Lacan déclarait : « on ne peut pas dire que l'aliénation ne circule pas de nos jours. Quoiqu'on fasse, on est un petit peu plus aliéné soit sur le plan économique, politique, psychopathologique, esthétique et ainsi de suite. Ce ne serait pas une mauvaise chose de savoir en quoi elle consiste cette aliénation ».

Ce sera mon propos d'aujourd'hui. A partir des années 60, l'aliénation circule abondamment chez les analystes, mais aussi à l'université, ou en philosophie et le succès des études sur Marx, Hegel, par Lukacs, Hyppolyte, Lefèbvre, Althusser, Sève y contribuent dans un champ voisin de celui de la Folie.

L'enseignement de l'aliénation, Lacan, évidemment l'avait déjà reçu, et de manière passionnée bien plus-tôt, avant-guerre, de Kojève à son cours de la Phénoménologie de Hegel ou lors de la traduction d'Hyppolyte, en 1939.

Dans Hegel, ce qui a pu intéresser Lacan, c'est que l'esclave aliéné crée l'objet de la jouissance pour le maître et qu'il est privé de ce fruit savoureux Dans ce procès, la jouissance de l'un est perpétuellement reconstituée par le travail de l'autre, le travail apparaît donc comme exigence perpétuelle du désir de jouissance du maître. Le procès de l'aliénation conduit l'esclave, à travers des crises, à supprimer son adhérence à l'être naturel.

Quand Lacan pense aliénation, en 1964, d'une part, il entend « aliénation/séparation »

(merci à M Hessel de l'avoir souligné dans la discussion) d'autre part l'aliénation sera dite « logique », c'est celle du sujet confronté au Vel dit de l'aliénation, comme l'obligation d'un choix « la bourse ou la vie » et « la liberté ou la mort ». Mais cette nouvelle étape ne supprime pas selon moi, l'intérêt des usages qu'il fit de ce concept rattaché à la psychose, auparavant. Très schématiquement, on distinguerait trois étapes chez Lacan, pour l'abord de la psychose. 1) L'époque de St Anne est caractérisée le rattachement de la personnalité à la Paranoïa (le cas Aimée, paranoïa d'autopunition). 2) La réflexion qui débute au colloque de Bonneval 46 inspirée de la théorie du stade du miroir, et qui se poursuit vers une théorie de la psychose en 1955/56, avec le séminaire sur les psychoses caractérisé par l'émergence de l'Autre et du signifiant et de la structure. 3) Troisième étape, la théorie de la psychose reliée au nœud borroméen, lors du séminaire Joyce le sinthome (1970), avec la faille des nœuds et la suppléance par le symptôme et l'œuvre d'art, d'où se déduira un renouveau du traitement psychanalytique avec la notion d'agrafage du nœud défilant, pour stabiliser la structure.

Mais Il ne faut pas négliger les moments où il se fait lecteur et passeur de Marx qui occasionne une nouvelle lecture de l'aliénation..

En effet dans le contexte du succès du marxisme dans les années 60/70, Lacan aborde, dans différents séminaires (« L'Envers de la psychanalyse », (68/69) le fétichisme de la marchandise selon Marx par la corrélation de la plus-value (MerhWert) au « plus de jouir ». Cette approche est apparemment moins chevillée aux problèmes de la psychose. Citons Lacan : « Je ne vois à dépasser cette aliénation que l'objet qui en supporte la valeur soit le fétiche étant entendu que la psychanalyse en dévoile sa signification historique ». Reprendre cette réflexion sur le fétichisme selon Freud et celui de la marchandise selon Marx nous incombe si l'on veut renverser à partir du « Sur-malaise contemporain », la « contre-révolution » dans le champ clinique et le soin. Deux nouveaux concepts doivent être avancés à partir de Lacan : l'abolition de la barrière de la jouissance dans le discours capitaliste et la distinction entre symptôme social et symptôme du sujet. Nous allons y venir.

c) Un troisième niveau de notre tricotage, c'est l'incidence du mouvement surréaliste, d'avant -guerre, pour l'exploration conjuguée de la fonction poétique et de la Folie qui accompagne la protestation contre les asiles., et cela avant-même avant la publication de la thèse de Lacan, sur les psychoses paranoïaques(1936°).Breton ,intéressé d'emblée par la psychanalyse et sa méthode(l'écriture automatique vient plutôt de Janet) fut déçu de l'accueil assez froid que Freud lui réserva en 1921 à Vienne. Après Nadja(1926/1928),l'écriture des « Vases communicants »(1931°) dénote une forme autobiographique et autoanalytique, où à l'instar de Freud,il n'hésite pas à publier ses rêves et leur interprétations(reprochant même à Freud sa trop grande prudence dans l'exposition des contenus...).On peut affirmer que l'écriture de « Nadja » et celle des « Vases communicants » est dictée par le désarroi suivant les ruptures d'avec Nadja puis de Simone Breton La Célébration du 50è anniversaire de l'hystérie, les tentatives d'écriture automatique dans un état hypnoïde (Desnos), l'écriture de l'Immaculée Conception, le Discours sur le peu de réalité, et la fréquentation (parfois dangereuse) de la folie par les Surréalistes en témoignent.

En conjuguant ces plans, mouvement institutionnel, fonction poétique, aliénation et psychose, on arrive à mieux lire la profusion des rencontres qui furent suscitées et qu'il est difficile de résumer : Bonnafé se lie d'amitié à Eluard, Lacan fait la connaissance de Dalí, G

Politzer est apprécié de Lacan par sa critique de Charles Blondel, héritier du spiritualisme de Bergson et pourfendeur de la psychanalyse. Lacan assiste au séminaire de Kojève où il intervient sur « l'origine de la folie chez Hegel ». Breton après sa rencontre non fructueuse avec Freud, devient un critique de la psychiatrie asilaire et notamment du Pr Claude, dans le livre *Nadja* (1927) sur lequel nous aurons à revenir. Déjà l'année 1926, les Surréalistes avaient adressé une lettre ouverte de protestation aux médecins directeurs d'asile sur les conditions abominables de l'internement.

Et A. Breton reçoit d'Antonin Artaud une lettre adressée de Rodez (Mars 47) : « C'est ainsi que j'ai sur moi et que je vois autour de moi depuis dix ans, une horde insensée de corpuscules, d'animalcules, de corps fluidiques, de figures plus ou moins spectrales qui n'ont d'autres soucis ni d'autres buts que de se comporter contre moi en goules, en lémures en vampires et d'épuiser sans cesse, mes humeurs mes sécrétions, mes sucs vitaux ».

A Breton avait reconnu la valeur humaine de la folie en dépit de son aliénation.

Lacan rencontre le Surréalisme avec son article sur la Connaissance Paranoïaque, dans la *Revue du Minotaure*, et fait à l'évidence son miel avec des emprunts et des trouvailles de ce dernier...Mais Breton, étonnamment, est très peu cité dans le Séminaire, à la différence d'Eluard et d'Aragon.

Je veux souligner l'importance du mouvement surréaliste, qui conceptuellement montre la voie pour sortir la folie de l'asile..

Il est difficile de proposer une définition de l'état d'aliénation : « Être étranger à soi-même », ou en utilisant un terme ancien « s'estranger », s'estranger à sa propre vérité par un passage à l'Autre, grand A. A partir de là, le champ sémantique de l'aliénation est large, et il faut différencier en première instance, l'aliénation spéculaire, au langage, logique, sociale, institutionnelle, économique, politique, mais il est évident que les aliénations peuvent se recouvrir, ou se masquer. Comme Zeus sur l'Olympe, l'aliénation langagière à l'Autre prédomine heuristiquement sur les autres, en détiendrait une clef. Quant à l'aliénation selon Marx, elle est définie non seulement comme une perte d'avoir (la spoliation de la plus-value qui est soustraite au travail) mais aussi comme une perte d'être. Mais attention, pour la psychanalyse, la perte d'être est aussi constitutive de la division du sujet, d'où la nécessité de ne pas les confondre sous peine de contresens.

Il existe donc « des » aliénations ; ainsi deux simples exemples :

- « Conter fleurette » en français s'est aliéné dans la langue anglaise en donnant « flirt », qui nous est revenu en français sous cette forme flirt de sens égal. *Flirten* existe aussi en allemand. Ce passage « aliénant » d'un mot, d'une langue à une autre langue, et son retour transformé, témoigne de la circulation du signifiant, en linguistique historique.

-Wolfson, le sujet du livre « Le Schizo et les langues » (le Schizo hait la langue) était contraint de passer par plusieurs langues pour signifier une demande en fonction de son refus de sa langue maternelle.

Précisons en les distinguant, les définitions :

- Aliéné a pu correspondre à la qualification provoquée par l'internement réifiant, c'est l'aliénation institutionnelle en tant que la finalité du soin n'est pas respectée par l'appareil médical, administratif ou étatique, et dans le langage des petits autres ou des petits maîtres de l'aliénisme ; et d'autre part il y a l'aliénation réifiante du sujet en relation avec un envahissement morcelant de l'imaginaire. Le malheur est double quand l'une recouvre l'autre.

-Avançons, en outre, deux autres définitions psychanalytiques de l'aliénation comme langagière, de signification différente, a) il y a celle du passage par l'Autre, du signifiant de la demande, pour tout sujet ; citons Lacan :

«Or il convient de rappeler que c'est dans la plus ancienne demande que se produit l'identification primaire, celle qui s'opère de la tout-puissance maternelle, à savoir celle qui non seulement suspend à l'appareil signifiant la satisfaction des besoins, mais qui les morcelle, les filtre, les modèles aux défilés de la structure du signifiant »

et b) celle du sujet bombardé par les signifiants psychotiques sans signification, d'un Autre délirant. On pourrait dire que le sujet psychotique est celui qui, pour avoir échoué dans sa première aliénation au langage, subit la seconde. Artaud, quand on le lit attentivement, ne cesse de l'exprimer.

Un autre objectif de ce travail est d'éclairer de surcroît l'abîme actuel de l'assignation de la Folie selon une clinique psychiatrique, dont la base classificatoire statistique dégage des individus moyens, pour des exigences de santé publique et de gouvernance .D'autre part ,l'explication neurobiologique, ou même épigénétique (quant à la transmission du trauma transgénérationnel) est à la mode .La plupart du temps ,elle récuse la parole et la fonction signifiante. Nous avons vécu ces dernières années des attaques contre la psychanalyse ,sans que quelque débat soit possible, et un rejet est acté sur le terrain politique.Il y aurait nécessité , au Cercle Freudien, de démontrer qu' un isomorphisme homologue cette clinique avec la structure du Discours capitaliste.

Je m'y lance pour ma part, à partir d'une publicité que l'on trouve dans les halls de gare, au moment des déplacements des vacances d'hiver : « Il faut donner une faim à nos envies » (Monoprix). Cette expression prise à la lettre, illustre la recherche de la saturation du manque à jouir constitutif, par un néo-plus-de jouir (merht-lust), qui induit une rupture de l'équilibre de la jouissance, dans le principe de plaisir /déplaisir, ce qui ne peut pas ne pas avoir de conséquences sur l'incidence de la pulsion de mort (prise au sens de Freud, non de Lacan) et l'expression des symptômes.

Et plus précisément on pourrait développer la distinction due à Lacan entre symptôme social et symptôme particulier, et par ailleurs la théorie de la levée de la barrière de la jouissance dans le Discours capitaliste qui rejette la perte. On peut imaginer le schéma suivant (I) :

Soulignons d'emblée, à cette occasion l'enjeu théorico-clinique de la Bipolarité : la « Bipolarité » qui nous vient d'Outre-Atlantique remplace, on le sait l'appellation de la psychose maniaco-dépressive. Cette dernière n'a jamais bénéficié des commentaires de Lacan, sauf au séminaire 10 (L'angoisse) où il nous dit que, dans la manie « c'est la non-fonction de l'objet a qui est en cause : le sujet n'est lesté par aucun objet a, ce qui le livre à la métonymie pure, ludique, infinie de la chaîne signifiante ». On pourrait d'ailleurs prolonger cette réflexion de Lacan, succincte mais significative, pour la mélancolie, la chaîne signifiante s'y réduisant au punctiforme, lequel au plus extrême, se réduit à la négation d'organe, la poursuite métonymique sur la chaîne verbale étant stoppée...

Parmi les symptômes actuels corollaires à la bipolarité, dans la clinique psychiatrique contemporaine, on peut citer les manies dites partielles : toxicomanies incluant l'alcoolomanie, et qui procurent un sentiment provisoire de fête, addictions sexuelles, compulsions à la dépense, les passages à l'acte violents et par ailleurs l'extension des « t.d.a.h » pour les enfants et les adultes.

L'hypothèse est que la bipolarité mime, dans notre société, une scène dérobée, celle de la

rotation de plus en plus accélérée du capital. Ce rapprochement économico-clinique paraît fondé. Il faut rappeler que la machinerie capitaliste a un appétit quasi-maniaque pour la plus-value, et détermine l'aliénation de l'ouvrier mais aussi des rapports humains dans l'espace du travail, et au-delà.

En bref ce qui se déduit du discours capitaliste a pour norme soit d'engloutir l'objet pour le capitaliste (comme dans la manie) soit d'en dénier la perte chez le prolétaire (comme dans la mélancolie).

Imaginons par hypothèse que le sujet bipolaire héberge comme une sorte de structure capitaliste ; dans laquelle le capitaliste et le prolétaire sont à deux pôles opposés, pôle maniaque, celui de l'accumulation (sanctionnée par le rire du capitaliste), le pôle mélancolique (perte de l'objet par dépossession du travail et du sens du travail).

Marx, avance bien d'ailleurs, dans le Capital, l'existence de ce bipôle scindé et occupé par le capitaliste et le prolétaire, tous les deux subissant l'aliénation, je le cite : « Le capitaliste est enraciné dans ce processus d'aliénation, et y trouve son contentement absolu, tandis que l'ouvrier ressent le travail comme un acte d'asservissement ; Mais le capitaliste est dans le même rapport de servitude vis à vis du capital autant que l'ouvrier, bien qu'au pôle opposé ».

La Bipolarité clinique serait un analogon de cette structure duelle, sans médiation.

Elle héberge ces deux termes, maniaque et mélancolique en opposition réversible, quoique pas du tout dialectique, sans médiation, plutôt une libération de destruction. Cette scission est corollaire du déni de la perte de l'objet et produit une perte d'être.

L'idée selon laquelle une entité clinique répliquerait la structure du capitalisme (selon la théorie de Marx) ne semble pas fantastique à condition de ne pas ignorer l'enjeu de la jouissance.

L'abolition de la barrière de la jouissance, en admettant ce que Lacan en dit dans le Discours capitaliste, libérerait l'effet de sans frein, dans la mécanique déréglée des deux pôles de la Bipolarité, et c'est mon hypothèse. Elle est d'ailleurs une des conséquences de l'hyper-capitalisme contemporain.

Or la dominante du Discours Capitaliste, avec son obturation délétère du « a » lui permet de parer « au dérapage du signifiant » (lapsus etc.), et risque de nous priver de l'objet psychanalytique.

D'où le Schéma (II).

Résumons : ce qui fonde la jouissance en tant que jouissance fondée, c'est le trou dans la jouissance. Sinon, elle ne peut s'exercer comme telle en tant que manquante, c'est à dire manque à jouir. La Bipolarité, avec sa cohorte de symptômes sociaux addictifs, est un analogon de la structure capitaliste, en tant que le trou soit est absent, soit est masqué.

De plus, le fétichisme de la marchandise est réinterprété justement par Lacan qui souligne que la jouissance est la grande ignorée chez Marx et les penseurs de la Révolution socialiste. L'ironie de l'histoire est que ce fétichisme continua d'exister dans les pays du Socialisme réel.

La marchandisation de la jouissance (en tant que la marchandise capte de la jouissance, ou que la jouissance se constitue comme marchandise) induit le détournement du plus de jouir (Merh-lust), ce qui permet, je le répète, de rendre compte de tout un pan de la clinique des addictions, et autres symptômes sociaux qui bloquent l'accès au symptôme particulier du sujet. Nous recevons des demandes pour des symptômes sociaux plus ou moins fétichisés : « harcèlement », addictions sexuelles, aux jeux d'argent, burn-out, et parfois

passages-à-l'acte catastrophiques (serinés à longueur de médias). L'ampleur des toxicomanies (opiacés de synthèse) et leurs conséquences léthales, en un point hyperbolique en Amérique est une preuve quasi-expérimentale qu'on pourrait explorer jusqu'à plus soif dans ses nombreuses dimensions : nulle loi ne s'interposait entre l'offre pharmaceutique et la consommation à risque léthal. Hallucinant !

Autre exemple : la marchandisation de la PMA dans le monde, Safouan l'avait lumineusement commenté dans son livre : « Regards sur l'Œdipe contemporain ».

Au temps présent donc, la fétichisation du plus-de-jouir s'implique dans la mise en circulation et la captation par des objets de pseudo-jouissance. D'où le frein à l'accès à l'inconscient voire son obturation bien au-delà des résistances freudiennes.

Je cite Pierre Bruno (Lacan, passeur de Marx, p 206) qui m'a inspiré pour une large partie ce développement : « Le semblant (...) par le discours permet de faire lien et d'assurer une régulation et une circulation de la jouissance qui est en principe apte à éloigner les spectres du déchaînement maniaque ou du passage à l'acte »

Au contraire, j'y insiste, le Discours capitaliste dans son principe capte le plus de-jouir des sujets sociétaux pour en extraire de la plus-value. Il s'accompagne de l'illusion de satisfaire un désir alors que c'est un besoin, le sujet du désir s'efface devant le client consommateur sans barrière (contrainte acceptée à l'achat, multiplication des crédits, etc.). Le consommateur sature son manque à jouir d'un pseudo plus de jouir. Et y perd de la liberté. Tel est le point faible des démocraties et peut-être une des raisons, actuelle, du déclin civilisationnel.

Ces réflexions me paraissent incontournables.

Continuons notre parcours sur « Folie et Aliénations » par un retour en 1927 au livre d'André Breton, *Nadja*, classique de la littérature contemporaine.

Il faut rappeler que Nadja est le surnom que s'est choisie une femme rencontrée par Breton, et dont le nom est, dans le récit, Blanche Derval. Nous savons que Nadja, quelques semaines après sa rupture avec Breton, subit le déclenchement d'une psychose dont elle n'est plus jamais sortie puisqu'elle est morte de cachexie par malnutrition, 15 ans après, en 1941, à l'asile de Bailleul .

L'écriture du livre prend plus d'une année après la rupture et l'internement.

Le patronyme de Nadja, fut découvert par hasard en 2002, lors d'une exposition au centre Pompidou (manuscrit exposé). Nadja récupéra, de manière posthume, son nom, qui est Léona Delcourt. Celle-ci qui acquit sa célébrité par l'ouvrage de Breton, nul ne sait si elle possède une sépulture.

Breton va procéder avec « Nadja » à une critique des asiles et de la psychiatrie, et quoique cette critique ne soit pas le noyau de l'ouvrage, je le cite quand même (André Breton, *Nadja*, p 161 Folio) :

« Il ne faut avoir jamais pénétré dans un asile pour ne pas savoir qu'on y fait les fous comme dans les maisons de correction les bandits » « L'atmosphère des asiles est telle qu'elle ne peut manquer d'exercer l'influence la plus débilatante la plus pernicieuse sur ceux qu'ils abritent cela même dans le sens où leur débilitation initiale les a conduits. Toute réclamation vous fait taxer d'insociabilité ce qui sert à la formation d'un nouveau symptôme. De là des évolutions si tragiquement promptes de l'aigu au chronique » (ibid, p 164, Folio)

En outre (ibid, p 166) « Je sais que si j'étais fou, et depuis quelques jours interné, je profiterai d'une rémission que me laisserait mon délire pour assassiner avec froideur un de ceux, médecins de préférence, qui me tomberait sous la main ; j'y gagnerais au moins de prendre place dans un compartiment seul, comme les agités. On me ficherait peut-être la

paix. ».

« Le mépris que je porte à la psychiatrie, à ses pompes et à ses œuvres est tel que je n'ai pas encore osé m'enquérir de ce qu'il était advenu à Nadja ».

Breton brosse un portrait acerbe du Pr. Claude de Ste Anne dont il publie la photo. Il se déduit que le Surréalisme s'était donc affirmé en la personne de Breton comme un des premiers mouvements de contestation de l'asile et de la médecine des aliénistes. On perçoit sa rage.

« L'émancipation humaine c'est à dire conçue sous sa forme révolutionnaire la n plus simple qui n'est pas moins l'émancipation humaine à tous égards, entendons-nous bien selon les moyens dont chacun dispose demeure la seule cause qu'il soit digne de servir Nadja et était faite pour la servir, ne fut-ce qu'en démontrant qu'il doit se fomentier autour de chaque être un complot très particulier qui n'existe pas seulement dans son imagination dont il conviendrait au simple point de vue de la connaissance, de tenir compte et aussi mais beaucoup plus dangereusement, en passant la tête, puis un bras entre les barreaux ainsi écartés de la logique, c'est à dire la plus haïssable des prisons » (p. 168).

L'écrit de Breton trouve sa source dans les sentiments complexes à la suite de l'internement. Il est évident que Breton cherche à s'exonérer du poids de la culpabilité et la survenue du délire manifeste, trois mois après la rupture amoureuse ,ce sentiment ne fait que s'accroître et réapparaît en 1931 dans un rêve (« les Vases communicants). On a évidemment reproché à Breton (certains surréalistes eux-mêmes) toutes sortes de choses bêtes, le couple à trois avec Simone ,ou de s'être servi de Nadja .Mais il est sorti brisé de cette histoire. Cet écrit est plutôt un acte de subjectivation de la peine à la disparition de Nadja à l'asile.

Dans son livre excellent « Passage de Nadja », Christiane Lacôte-Destribat (ALI) se penche sur la relation entre Nadja et André Breton, grevée d'un « malentendu ».

L'essence de ce malentendu relève d'une différence de rapport au langage chez l'un et l'autre , et évidemment Christiane Lacôte n'a aucun mal à démontrer le rapport particulier de Nadja à la langue. Justement c'est ce qui passionnait Breton et le subjuguait comme sujet à un transfert, mais il aurait, quand son implication amoureuse disparut, selon Christiane Lacôte, appuyé sur un point hors-champ de Nadja. D'où l'hypothèse du point de déclenchement de la décompensation de la psychose latente de Nadja. On pourrait y ajouter une autre hypothèse non contradictoire : elle est tout autant provoquée par la rupture amoureuse en tant que Nadja plaçait son espérance dans la facilitation médiumnique qu'elle pensait agir pour la production créatrice du bien-aimé. Vers la fin de leur rencontre, Breton a fait chuter cette croyance. Le fragile miroir que permettait l'identification spéculaire s'est brisé. D'où l'éclosion du délire.

Lacan fut tôt motivé par la subversion surréaliste, et par la lecture des Surréalistes. En 1936, la lecture de « l'Aimée » de Lacan avait, en retour attiré, passionné les surréalistes. S Dali, on le sait l'invite à écrire dans le Minotaure sur la « Connaissance paranoïaque ». Lacan tire-t-il, en 55/56, sa définition si centrale de la métaphore ,de la lecture de Breton, en ce sens que la métaphore surréaliste accentue la substitution des signifiants ou de ses poètes les plus cités, Eluard et Aragon ?

En 36, Clérambault entra en guerre contre le Surréalisme : un dossier entier dans les

Annales médico-psychologiques attaque ce « mouvement dangereux ». Le Maître de l'Infirmier Psychiatrique se révèle violemment anti-surréaliste.

Aimée et Nadja deviennent deux figures emblématiques d'une contestation de deux représentants de l'ordre asilaire, De Clérambault et le Pr Claude, comme le sera plus tard, au nom de la folie maltraitée, M Foucault, stagiaire psychologue dans le service du Pr Delay à Ste Anne, en 1952/53.

Il se peut que la position de Lacan vis à vis de Clérambault n'était pas si tranchée, à la différence des Surréalistes et de Bonnafé ; car tout en rejetant son organicisme, il apprécie les apports sur l'automatisme mental. (1ère séance du séminaire III)

Bien d'autres psychiatres, ravis de cette contestation, sympathisent avec le surréalisme : Théodore Frankel, ami de Breton, qu'Artaud nomme dans sa correspondance de Ville Evrard où il était interné en 1939, Lucien Bonnafé, dès 1936, le médecin chef de l'hôpital de Rodez, Gaston Ferdière, qui accueillit Artaud en 43.

Donc des psychiatres et des psychanalystes célèbrent les œuvres du surréalisme, parce que son approche subversive montre la proximité de l'homme d'avec la folie et c'est déjà une manière de mettre le sujet en question.

Et Desnos sauve Artaud de la famine, à Ville-Evrard en 1942, en l'adressant à son ami le Dr G Ferdière, rencontré antérieurement dans les groupes parisiens, à l'hôpital de Rodez. En 1946, les surréalistes et leurs amis procèdent à une vente aux enchères d'œuvres d'art au bénéfice d'Artaud, pour pallier à son dénuement au moment du retour de Rodez. André Breton est présent.

Il faut préciser le rapport d'Artaud, à ses ex-amis surréalistes. Il est faux de dire qu'Artaud a subi l'exclusion du groupe. Il est parti de lui-même.

Je le cite (Cahiers de Rodez, Sept Nov 1945, p 105) : « Il y a une histoire du surréalisme et je la connais très bien en effet mais elle n'est pas celle qu'on pense -pour tout le monde, le surréalisme n'est qu'un isme de plus que tous les ismes qui périssent dans les bouquins et qu'on fait ànonner dans les classes à tous les organismes d'hommes en herbe bons à fleurir et à mourir, avec un isme de plus pour les pourrir dans les tombeaux ». Pourtant, Artaud était reconnaissant à ses amis de ne pas l'avoir oublié à Rodez, eux qui préparaient son retour. En témoigne sa volumineuse correspondance. En 46, Arthur Adamov et Marthe Robert l'accueillaient, accompagné de Ferdière sur les quais de la gare d'Austerlitz, après neuf années d'hospitalisation.

En marge des crayons et dessins qu'il multiplie à son retour, Artaud écrit, je rapporte ce poème :

« Dix ans que le langage est parti
qu'il est entré à la place
ce tonnerre atmosphérique
cette foudre »

je dis donc que le langage écarté, c'est une foudre que je faisais venir maintenant dans le fait humain de respirer, laquelle mes coups de crayons sanctionnent » (p 85, cité d'après J Derrida, Dessins d'Antonin Artaud)

« Le langage écarté » qu'est-ce donc, si ce n'est un court-circuit du langage, qu'Artaud ne cesse de revendiquer dans son esthétique ? Ne mésestimons pas ce qu'Artaud nous permet de lire et de théoriser, avec ses coups de crayons puis avec les perforations de la page, les subjectiles. Le rapport d'Artaud à la langue est tout à la fois marqué par le morcellement, le démembrement et pourtant le maintien, à tout prix, par la proclamation de son esthétique d'une relation à cet autre correspondant épistolaire, ou ceux qui acceptent de l'entendre, les médecins de Rodez. C'est la hantise d'Artaud qu'on l'oublie. Quelque chose a changé chez lui au moment du retour de Rodez à Paris ; en fait depuis 1943, date où il entreprend, sous

l'impulsion du Dr Ferdière, un travail de traduction de Lewis Carroll (merci à Guy Dana de l'avoir rappelé) : il retrouve son nom, comme nom d'auteur qui fonctionne comme « un nom du père ». Sa « logomachie forcenée » a perdu peu ou prou de sa virulence, quoique ses glossolalies un moment radiodiffusées ont inquiété.

Dans le développement qui va suivre, on essaiera de montrer le moment où Lacan rencontre l'incidence du langage dans la psychose, qui complète la construction analytique du sujet, depuis le Discours de Rome 53.

Deuxième partie

Plusieurs plans, ai-je dit, s'entrecroisent et peuvent être explorés dans les intersections qui génèrent les lignes de-*champ qui concernent la folie ; il faut les délimiter plus ou moins artificiellement pour les exposer commodément .

a) Poétique : l'écriture de la folie est une insurrection poétique du langage poétique. Entre Nadj et Breton, la communication quand elle est possible, s'instaure poétiquement dans une rencontre advenue comme un hasard objectif. Eluard écrit des poèmes sur le malheur de l'internement, il est sensible à la poésie involontaire (« Souvenirs de la maison des fous 1942 » rédigés à l'hôpital St Anne, ou « Le cimetière des fous » à St Alban 1944)

Le surréalisme a l'intuition d'un monde à penser à partir de la folie et non pas la folie à partir du monde. L'exploration se poursuivra, sous forme d'écrits du corps, ou d'une écriture pulsionnelle, dans les années 50 avec M. Blanchot (*La folie du jour*) et M. Duras (*Le ravissement de Lol V Stein*). Dubuffet ayant découvert l'art brut à St Alban vers 1946, apprend l'existence d'Artaud encore à Rodez. Ce dernier expose ,grâce à son entremise , ses productions à la galerie Pierre Loeb, dès son retour parisien (« 50 dessins pour assassiner la magie », Gallimard, 1947).

b) Psychanalytique : Lors de Bonneval 1946 dont le thème est « Psychogénèse des psychoses et des névroses », Lacan reprend la parole, après cinq années de silence dans une intervention : »Propos sur la causalité psychique » :

« Loin donc que la folie soit le fait contingent de fragilité de son organisme, elle est la visibilité permanente d'une faille ouverte dans son essence. Loin qu'elle soit pour la liberté une insulte, elle est sa plus fidèle compagne, elle suit son mouvement comme une ombre ». « Et l'être de l'homme ne peut être compris sans la folie, mais il ne serait pas l'être de l'homme s'il ne portait pas en lui la folie comme limite de sa liberté ».

Et Il cite exactement ce même propos à la fin de l'article sur « Questions préliminaires au traitement possible » (1958) en nous adressant une forme de question :

« Ce point où nous retrouvons (laissant à ceux qui s'occuperont de nous plus tard le soin de savoir pourquoi nous l'avons laissé en suspens pendant dix ans) le dire de notre dialogue avec H Ey ». Pourquoi ce laps de temps entre 46 et 56 où il ne produit rien sur la psychose ? Une question nous est donc de surcroit ,posée.

c) Philosophique et épistémologique : un épistémologue de la psychiatrie, dès 1952, épistémologue et psychologue repent, un nommé M Foucault bataille contre l'organodynamisme d'H Ey dans deux ouvrages : « Maladies mentales et psychologie » ou « Maladies mentales et personnalité » (1952, 1962, PUF), qui sont encore recommandables aux étudiants... Foucault fut d'abord l'élève d'Hyppolyte en Khâgne, et l'étudiant de Merleau-Ponty en Sorbonne. Il obtient son diplôme de psychologue dans la licence créée par D. Lagache, puis fut stagiaire dans le service du Pr Delay à st-Anne. A 29 ans il publie sa

célèbre « Histoire de la Folie. » (1961) qui fait un tour du monde fulgurant. Ses maîtres, Canguilhem, Merleau Ponty, et Hyppolyte ont enseigné la problématique de la Folie, et détiennent un rôle évident dans la formation de la sensibilité intellectuelle du jeune normalien M. Foucault.

L'approche du contexte épistémologique particulier à la Libération, montre la chute des barrières des savoirs surtout dans le champ des sciences humaines, et la reconstitution sous l'égide ou non de la psychanalyse, des rapports de l'anthropologie (Lévi-Strauss, Introduction à la lecture de Mauss (1950)) et de la linguistique, avec le concept de structure. On peut discerner l'élan du mouvement théorique de Lacan, avec sa méthode si particulière, consistant à se saisir d'un concept d'un autre champ (la structure, l'aliénation, le symbolique, le signifiant), lui donnant de l'étendue, voire dépassant sa signification d'origine. Un exemple évident est l'utilisation juxta-saussurienne du signifiant. Cela correspond tout à fait à la pratique canguilhemienne de l'extension du concept. On peut saisir par une étude attentive, en les reliant, le jeu subtil des emprunts et des déplacements en un ensemble théorique émergeant de psychanalyse évoluant sans cesse, et permettant une variation permanente de valeurs et de significations des concepts entre eux.

Si la reconfiguration de l'objet des sciences humaines accompagne, dès les années 1950, un changement dans l'approche de la folie, on doit à Lacan de l'avoir pris pour base quant à sa fondation. Pour exemple, l'émergence du sujet parlant se trouve chez Merleau-Ponty dès 1952 (cf. « La Prose du monde ») (cf. plus long l'importance du voisinage amical et théorique de Merleau-Ponty, avec Lacan). tellement l'économie règne en discipline majeure. Une question peut être posée : l'économie est-elle une science « humaine » ?

d) 4^{ème} plan dit de politique institutionnelle : nous pourrions l'aborder, aussi bien, par l'auto-institution des groupes en situation extrême dont Tosquelles est coutumier, ou l'idée de la conjonction de la résistance et de la désaliénation chez Bonnafé autant que chez Fanon, pour son anticolonialisme clinique en psychiatrie et ses innovations institutionnelles en Tunisie.

Du côté des pratiques institutionnelles, après le rejet du modèle asilaire justifié/adoubé par l'aliénisme médical, de nombreux psychiatres furent les témoins ou les acteurs d'un mouvement qui se mit à proposer des alternatives, C'est le groupe de Sèvres (56/57) animé par Daumézon, je l'ai déjà évoqué, à l'origine de la théorie du secteur, puis le Gtpsi (1960/1966). Si Lacan approfondit le champ conceptuel de la psychose et crée son école, d'un autre côté les Daumézon, Koeklin, Sivadon, Bonnafé, Tosquelles, H Chaigneau, Oury et bien d'autres dans ce mouvement, réfléchissent au champ institutionnel. Oury, plus que Delion, est celui qui fait fructifier l'enseignement de Lacan, sans abandonner les apports de la phénoménologie. Il serait injuste de ne pas nommer les réalisations des promoteurs du 13^{ème} arrondissement, à la même époque à l'instigation d'un Racamier, ou d'un Lebovici et d'un Diatkine, pour l'enfance, mais avec un modèle médical prédominant.

(Une dualité au sein du champ psychiatrique implique que le schéma médical avec son corollaire pharmacologique soit la référence dominante pour le traitement au long cours, alors que philosophes et poètes, écrivains, anthropologues, linguistes et psychanalystes, soignants,, la liste n'est pas limitative, œuvrent à maintenir la place du sujet et pourraient jouer un rôle de passeurs dans un tel espace pour y travailler et empêcher sa mise sous-cloche. On peut imaginer une mise en œuvre plus différenciée de cette dualité complexe mais l'obstacle tient la plupart du temps au réel institutionnel, aux enjeux de pouvoirs, à la lutte entre les paradigmes sociaux ou explicatifs et d'autres surdéterminations qui n'ont rien

à voir avec la finalité du soin.)

Hyèyu- La thèse sur les psychoses paranoïaques (1936) de Lacan a été un fanal pour s'orienter, aux dires des protagonistes de l'épopée de St Alban en 1940/45. L'intérêt déjà grand pour Lacan, avant-guerre s'accroît à la Libération.

Le colloque de Bonneval 1946, en lui-même auquel il participe avec Ey et Bonnafé, représente un moment historique et épistémologique pour la psychiatrie et la psychanalyse en France, car s'y lève l'espoir de la dissolution de l'aliénation mentale, comme notion stigmatisante, ségrégative et sans espoir de retour des internés. Les murs de l'asile tremblent, ils étaient tombés à St Alban (d'ailleurs au sens propre), sous la conduite de Tosquelles, Bonnafé, Balvet, Chaurand.

Il nous faut maintenant justifier notre annonce et ressaisir le moment inaugural : quand et comment Lacan va s'orienter pour rencontrer l'incidence du langage dans la psychose

A partir de 46, en effet, un changement par étapes successives affecte la théorie des psychoses de Lacan, l'aliénation va y être mobilisée via Hegel dans le champ du langage. Ce changement s'échelonne de manière discontinue à partir du séminaire III (55/56) jusqu'au séminaire sur Joyce- le Sinthome (75), avec l'émergence du Borroméen et des Noms du Père. De 46 à 75, presque 30 ans donc de réélaboration de l'incidence du langage. Essayons de préciser

Les intérêts de Lacan ne sont pas totalement détachés des préoccupations institutionnelles. Dans l'Evolution Psychiatrique (Sept 1945, citation de Bonnafé), il espère que « dans un tel milieu que tout membre soit sur le même pied d'égalité, en ce qui concerne les rapports avec son semblable, que ce soit une néo-société où le malade maintienne ou restaure un échange humain, dont la disparition à elle seule double la tare de la maladie ». Les recommandations de Lacan n'ont pas été suivies d'effet mais cette manière de souligner le principe d'égalité dans l'échange est fondamentale, trop peu soulignée ou reprise.

A Bonneval en 46, Lacan va tresser une théorie de l'aliénation imaginaire qui est issue de la superposition du stade du miroir d'H Wallon (« L'origine du caractère chez l'enfant » 1936) et de la dialectique hégélienne reçue par le cours de Kojève au Collège de France. . Ce que confirme J Hyppolite : « Si l'on tient absolument à prouver que le Stade du miroir n'est pas une découverte du Dr Lacan, on serait plus avisé de méditer son sens auprès de Hegel » (J Hyppolyte, Hegel, in Figures de la pensée philosophique, p 218). Hyppolyte oublie l'apport d'H Wallon à Lacan.

L'enfant du stade du miroir s'aliène dans son image, puis une béance dans l'imaginaire s'ouvre à la formation du Je symbolique et de la construction de la réalité. Lacan cherche à rendre compte de la construction de la réalité, différemment de la psychanalyse kleinienne. Cette aliénation au miroir doit être différenciée, évidemment de la réification imaginaire résultant du morcellement dans la psychose., qui est au contraire l'échec de la fonction du miroir. Lacan, plus tard dans ses lettres à Jenny Aubry, note qu'en l'absence de « médiation » entre les deux pôles mère et enfant, l'enfant se trouve aux prises avec le désir de la mère, au risque de conséquences symptomatiques.

a) Lacan, la psychose, le langage.

Dans les années 50, l'exigence plus manifeste de Lacan est d'arriver à une théorie de la psychose qui ne se serait pas épargnée de faire le détour d'une théorie du sujet et du langage. Il lui fallait acquérir la notion du rapport signifiant /signifié saussurien, et du ternaire SIR pour les ajuster et cela a lieu au moment du Discours de Rome, 1953. Moment

facilité, dès 1952, puisque, côté linguistique, une lecture du Cours de F De Saussure lui est permise grâce à Jakobson et un peu plus tard par Benveniste quand la transcription du Cours du Maître de Genève par Bally et Sechehaye est récusée.

L'hallucination verbale, énigme pour des générations de psychiatres et de philosophes, vient s'éclairer d'un nouveau point de vue incluant le signifiant. Le champ de l'aliénation dite imaginaire figurée dans le Schéma L va être investi par les signifiants pour rendre compte des phénomènes verbaux de la psychose et fournir une clef de la psychose (p. 236, Séminaire III) :

« Nous sommes en droit d'accepter le témoignage de l'Aliéné (sic) sur sa position par rapport au langage et nous devons en tenir compte dans les rapports d'ensemble des rapports du sujet au langage. C'est l'intérêt majeur et permanent du legs laissé par Schreber ». I.

Lacan procède en effet à la relecture freudienne des « Mémoires du président Schreber » à l'aune d'une nouvelle théorie de l'Autre, en repérant ces signifiants du réseau délirant émanant d'un Autre délirant (soit l'aliénation au Dieu de Schreber) dont la signification énigmatique échappe à Schreber.

Les entretiens postérieurs de St Anne, (publiés pour certains dans Ornicar) offre à Lacan la possibilité de repérer ces signifiants-clefs délirants des patients ,en un entretien unique.(Présentations de malades : un numéro récent du Journal français de psychiatrie leur est consacré) Il nous développe la phénoménologie d'une patiente en proie au morcellement du corps et subissant le signifiant « Truie ». La théorie du Nom du Père comme signifiant forclos dans la psychose s'ébauche à la fin de ce séminaire, et une année plus tard dans la rédaction de l'article « D'une question préalable au traitement possible de la psychose » (1958) avec un ajout significatif par rapport au séminaire sur notamment la fonction du signifiant phallique. « Le signifiant phallique conditionne la construction de la réalité ». Il faudrait commenter.

Ce que déduit Lacan, c'est que le phallus est un opérateur symbolique qui, à la différence de tous les autres signifiants, n'a pas de signifié mais conditionne pour tout signifiant autre que lui-même, les effets du signifiant. La construction de la réalité s'effectue en tant que nommée, elle est nommable grâce à l'élision du signifiant phallique.

Une nouvelle conception de l'aliénation, se dessine en tant que pour formuler sa demande, à l'Autre maternel, le sujet, à l'origine doit passer par les défilés du signifiant, et comme corollaire, l'importance du phallus comme opérateur symbolique. Comment Lacan dans sa lecture de Schreber a-t-il déduit que l'opérateur symbolique maintenant la cohésion de la chaîne signifiante, n'était pas en place ? Nous approfondirons cette question plus loin.

En tout cas, la démarche de Lacan est épistémologiquement novatrice puisqu'il s'agit de déduire le sujet normal du sujet psychotique : c'est une audace théorique trop peu soulignée. Cette démarche était déjà présente chez Canguilhem dans son livre le « Normal et le Pathologique » (1943).

b) l'aliénation politique, institutionnelle et sociale a suscité les acteurs de la psychothérapie institutionnelle, non sans lien avec la psychanalyse lacanienne ou pas. Historiquement, dans les asiles, le travail était exploité puisque les aliénés devaient payer les soins, et le gîte avec leur salaire(pécule); cela amène les auteurs à souligner le redoublement de l'aliénation, dans des conditions proches des camps, en temps de guerre. Le parallélisme est évident entre le travailleur qui, dessaisi du produit de son labeur dans le marché capitaliste s'y sent étranger et le malade étrangement spolié.

L'aliénation sociale de l'institution soignante est évidente. Pour ceux qui ne la dénie pas, l'objectif est d'y remédier par les collectifs, les groupes instituants. Mais on saisit quels degrés et strates de complexité la psychothérapie institutionnelle doit affronter. Ou bien, la « désaliénation » (terme inventé par Bonnafé), c'est de travailler à l'intérieur de l'héritage de l'aliénisme, pour se le coltiner. Les analyses de Tosquelles, Bonnafé, Oury se complèteront de celle de F Fanon. Ce dernier, dès 1954 montre l'incidence politique de l'aliénation imposée par un colonialisme scientifique pour les soins, en Tunisie, en particulier. Aliénation coloniale par négation de l'identité de l'autre puisque méconnaissant la langue coutumière du sujet. Alice Cherki, membre du Cercle Freudien, a produit une biographie éclairante de Franz Fanon.

c) Alors après un temps préalable de différenciation des aliénations, ne faut-il pas remettre en question le distinguo habituel en psychothérapie institutionnelle entre l'aliénation dite « interne » la psychopathologique, et par ailleurs celle de Bonnafé-Tosquelles-Fanon, aliénation dite « externe », car elle fait l'impasse sur l'aliénation aux signifiants de la demande.

La question fondamentale serait plutôt : est-ce que le sujet psychotique est définitivement privé de cette capacité moebienne qui permet de nommer, avec un écart, c'est-à-dire d'entendre l'homophonie, le double sens ? Lacan semble le penser à l'époque du Séminaire III, d'où découle son pessimisme thérapeutique. Le praticien est plutôt « le secrétaire » de « l'aliéné » (sic) ! Le sujet supposé psychotique semble inaccessible à l'analyse. A partir du séminaire Joyce le Sinthome (1970), et l'usage du nœud borroméen, Lacan revient pourtant de cette position extrême en dégagant des possibilités d'agraphage, de suppléance, ou de greffe là où le nœud est fragile. Ce changement procède d'une nouvelle lecture de Joyce. Le rapport de cet écrivain au langage s'éclaire pour Lacan là où l'écriture d'« Ulysse » privilégie une signifiante détachée de la signification. J A Miller a récemment avancé, à la suite de Lacan le concept de psychose ordinaire pour Joyce c'est à dire de psychose non apparente. En généralisant, des sujets trouveront un « make believe » (c'est à dire un nom du père), soit un support de croyance dans une activité sociale adaptée, ou une œuvre ou même une secte. A l'extrême, J A Miller semble penser qu'entre névroses et psychoses, il n'y a que des psychoses ordinaires, ce qui semble pour le moins exagéré, et ignore la nébuleuse des symptômes en voie de formation en rapport avec l'Autre ou pas.

d) Déjà Tosquelles à St Alban sollicitait l'écriture pour le journal « Trait d'union » ; à sa demande une patiente offre un poème, sur la liberté contrariée d'un petit oiseau, métaphore commune qui cachait par antithèse des croyances persécutives sur « la police » de St Alban qui la retenait. Psychose chronique sans doute, comme celle dans laquelle fut enfermé ou s'enferma Nadja de Breton.

Qu'est-ce qui dans ce contexte aurait pu faire retour, comme écart ? Où, quand, comment des greffes de significations peuvent authentifier par un écart, la réception d'un message de l'Autre qui apparaît moins délirant, aliénant ? Est-ce être trop exiger de demander aux soignant en psychiatrie la possibilité du maintien de cet écart pour eux-mêmes, c'est à dire d'entendre dans le dire ce qui est dit, ou pourrait être dit ?

Je tire un autre exemple du livre de P Bruno (p 14) :

« Si un analysant vous affirme qu'en se penchant à sa fenêtre, il entend les toits lui parler, ce n'est qu'en se découvrant et en assumant être la voix du toit qu'il peut se démarquer de son hallucination ».

Ce à quoi on peut essayer d'aider l'analysant, c'est de créer des conditions transférentielles

pour lui faire exister cette possibilité.

Cela suggère la culture d'une pratique langagière proche de l'analyse, l'analyste n'en n'étant pas le seul dépositaire ou garant, et de loin, dans l'institution, qui s'autoriserait à entendre l'incidence du signifiant, et permettrait de sortir du pratico-inerte de la vie des institutions, ce qu'un Tosquelles, avec plus ou moins de succès, cherchait à établir.

Est-ce une vaine pétition de principe que de souligner l'importance pour tout soignant du rapport à la langue, et d'être assez poète. Il y a là une faille dans la formation des soignants trop médico-centrée..

On bute à nouveau sur la question de l'aliénation institutionnelle de soignants (espèce d'ailleurs en voie de disparition). Oury avec la notion de Surmoi institutionnel, veut déminer les problèmes de hiérarchie ; un soignant travaille avec son désir, et beaucoup l'abandonne par ignorance et soumission. Alors que le rapport à la langue en principe renouvelle l'égalité entre sujets.

(cf. plus loin : J. Oury, Séminaires sur l'Aliénation, le Collectif à La Borde).

Il ne faut pas que St Alban devienne un mythe, mais une mémoire à perpétuer Dans la nuit de l'occupation, Balvet, Chaurand, Tosquelles, Bonnafé réussissaient St Alban, quand ailleurs la réclusion des fous leur fut mortelle, de faim et de froid, dans la plupart des lieux psychiatriques, sous le régime pétainiste. Le vide mémoriel est assourdissant puisque ceux qui ont été témoins de cette horreur passée, y ont participé au moins passivement, et se sont tus après, sans doute dans un silence de honte...

Comme si la débâcle des hôpitaux avait englouti la mémoire, et celle -ci ne fut jamais ressaisie (ou très rarement) par une administration amnésique. Il faut cependant affirmer avec force qu'il y a un enjeu mémoriel des hôpitaux psychiatriques.

L'expérience de la, psychothérapie institutionnelle à St Alban a réussi dans des conditions difficiles, par l'effet de l'intelligence avisée et avertie d'un Tosquelles et d'un Bonnafé, dans une situation extrême : les hospitalisés prirent en main la défense de leur vie et survie. St Alban a constitué une expérience unique et fraternelle à signification universelle, quand les asiles ont sombré.

Mais non sans contradictions : Oury raconte que, au début des années 50, les infirmiers ont failli faire grève parce qu'ils croyaient que Tosquelles cachait des armes, en vue d'une révolution anarchiste ! N'oublions pas quel genre de croyances fleurissaient en pleine guerre froide Oury raconte qu'il a déminé la situation. L'analyse institutionnelle exige une telle pratique permanente...

La doctrine du secteur psychiatrique va s'imposer sur la scène politique, et quelques soient les contradictions qu'elle eut à affronter, en particulier sa bureaucratisation, ou sa réinterprétation bureaucratique, décriée par Gentis, elle était devenue lettre de loi (1960, réaffirmée en 1985) grâce à un groupe de psychiatres autour de Daumezon et Bonnafé, de sorte que le stigmate d'une folie renvoyée systématiquement dans les murs de l'asile est théoriquement aboli, et de plus en plus pratiquement en France.. De cette doctrine du secteur qui a force de loi, on n'entend plus parler., d'autant qu'aucune doctrine officielle ne la remplace. Un Vide paraît régner. La gouvernance s'exerce non pas dans une prospective de projet, mais dans l'instantanéisme. La doctrine actuelle ne tient compte d'aucune aliénation, mais pose l'affirmation d'une notion positive, « la santé mentale » dont la restriction est due à un déficit ou un dysfonctionnement. La folie y est donc rejetée à la périphérie du savoir. Changement historique de paradigme civilisationnel ?

f). 1943/1970 : Eléments du nouveau climat épistémologique, Canguilhem, Merleau-Ponty Foucault °

Canguilhem, disciple de Bachelard et Foucault, élève de Merleau-Ponty vont prendre une part importante du grand remaniement après-guerre du socle épistémologique de la médecine, de la psychiatrie et de la psychanalyse. Le premier à partir de 1943, le second et le troisième dans les années en 45 (Phénoménologie de la perception) puis en 50/60.

Par son travail de thèse sur « le Normal et le Pathologique », (1943), G Canguilhem renouvelle la philosophie médicale. Que les mécanismes vitaux biologiques soient pris en compte du côté du bios, plus que du vécu, n'empêche pas une transposition à la psychopathologie : là où l'approche de la folie, mâtinée de scientisme chez les psychiatres traditionnels impose une partition tranchée du normal et du pathologique. Il est connu que le philosophe réussit à établir la légitimité du pathologique (rejeté à la périphérie des savoirs de nos jours) à inventer ses propres normes sans distinction, pour mieux aborder les lois du normal : renversement sensationnel auquel Canguilhem était prédisposé par sa connaissance de Bachelard et du concept de rupture épistémologique: appliquée au champ de la folie, cette démarche amène le médecin à une toute autre approche que celle du classement nosologique dans le contexte eugéniste des années de guerre. L'œuvre de Canguilhem suscite toujours des recherches, 80 ans après.

Foucault va renoncer à la psychologie comme discipline et comme métier auxquels il se destinait dans la décade 1950. Il effectue un virage en devenant historien et débouche sur l'écriture de sa remarquable « Histoire de la Folie à l'âge classique, Raison et Déraison » (1961). Dans différents entretiens, Foucault met en cause les psychiatres complices selon lui du système asilaire, y compris dans le contemporain. Logiquement, Foucault est mal accueilli par les psychiatres, « psychiatricide » selon H Ey aux journées de l'Evolution Psychiatrique, en 1969. La réception de « L'histoire de la Folie » est moins bonne chez les psychiatres de l'après-guerre que ceux de l'après 68.

Dans un autre texte « La folie, l'absence d'œuvre » (in « Situation de la psychiatrie », 1964, Dits et Ecrits). Foucault s'interroge sur la dissolution possible de la Folie, dans la civilisation future : « Peut-être un jour dit-il, on ne saura plus très bien ce qu'a pu être la folie. Sa figure se sera refermée, non sans raison sur elle-même, ne permettant plus de déchiffrer les traces qu'elle aura laissées ». Il interroge donc sur le statut de la folie (1970) qu'il craint de voir disparaître., arraisonnée. Son inquiétude d'alors est la nôtre :

Si la folie comme limite de la liberté de l'homme tend à disparaître, que devient l'être de l'homme ?

Il y a peut-être, dans l'œuvre de Foucault, on y reviendra, une appréhension quasi métaphysique de l'expérience de la folie., en regard de la répression civilisationnelle dont elle serait par essence l'objet, et que l'on ne peut en saisir l'expression qu'à travers cette répression. Cependant quand dans son texte sur Raymond Roussel (1963) Foucault écrit :

« L'angoisse du signifiant, c'est ce qui fait la souffrance de Roussel, la solitaire mise à jour de ce qu'il y a de plus proche dans notre langage à nous, ce qui fait de la maladie de cet homme notre problème », sa lecture se rapprocher de Lacan.

g) Canguilhem et Bonnafé, l'esprit de résistance et de « raison ardente »

Canguilhem et Lucien Bonnafé étaient devenus amis dans la lutte antifasciste à Toulouse des années trente. Le premier, philosophe, élève de Bachelard en Sorbonne, sorti de l'ENS, le second, féru de littérature surréaliste, interne des hôpitaux psychiatriques en 1938. Bientôt Canguilhem fut nommé professeur de philosophie au Lycée de Toulouse., mais dans le début des années quarante, son originalité inquiète. En 41/42, il se retire prudemment de l'enseignement. Pour préparer la thèse de médecine sur « le Normal et le

pathologique », déjà nommée, Il assiste au cours de psychopathologie de Daniel Lagache, replié à la faculté de médecine de Clermont Ferrand. Il soutient sa thèse à Strasbourg, puis entre dans la résistance active, et retrouve L Bonnafé à St Alban, en Juillet 1944.

L Bonnafé témoigne dans le « Miroir constellé » : il est le porteur, pour la « Société du Gévaudan » (association scientifique de St Alban), d'un texte où Tosquelles, Canguilhem et P Eluard furent partie prenante, au Colloque 43 de Bonneval : il s'oppose la naturalité de la folie comme l'illusion naturelle de la position médicale et à H Ey. « Le psychiatre ignorant, naïf du rôle que l'asile lui fait jouer, expose le malade à une suraliénation ». Dénonçant les perturbations générées par l'environnement asilaire, Bonnafé fustige le conformisme commun : « Quelle doctrine de la folie pourra-t-on voir sortir de l'Infirmier psychiatrique, de police ou de garderie ? » Ces propos tenus dans la nuit de l'Occupation, qu'il risque courageusement, confortent le concept d'institution suraliénante, déjà annoncée dans « Nadja ».

Canguilhem philosophe et résistant

G Canguilhem, Tosquelles et Bonnafé étaient des personnages « hors-norme ». Une solidarité résistante les réunissait. E. Roudinesco cite Canguilhem dans un colloque consacré au philosophe : » je n'avais pas passé l'agrégation de philosophie pour servir le Maréchal Pétain, aucune norme issue de la vie, aucune norme incluant la mort dans le processus de la vie ne peut conduire à préférer Pétain à De Gaulle, Laval à Jean Moulin ; le fascisme à l'antifascisme ».

D Lagache au contraire, qui enseignait la psychopathologie à Clermont-Ferrand, pendant la guerre, fut un des piliers avec G Heuyer du Conseil technique de l'enfance déficiente et en danger, sous Vichy. H Wallon avait refusé sa participation. (cf. Jacqueline Carroy, » Idéalisme scientifique et compromis politique ».) Or Lagache, ancien analysant de R Loewenstein... (comme Lacan par ailleurs) était membre de la Société parisienne de Psychanalyse.

« Normal et Pathologique »

Canguilhem suivait les cours de Lagache, et assistait à ses présentations cliniques en 41/42 et 42/43. Il y trouvait inspiration et informations utiles pour son travail (cf. Daled, « Le concept d'anomalie chez Canguilhem »). Il n'ignorait pas la psychanalyse : « La psychanalyse se rapproche le plus, comme discipline d'une description exacte du caractère axiologique de la vie mentale » et qu'« il faut rechercher des rapports de signification dans les rapports physiques, psychiques. »

Pour Canguilhem, « l'homme se sent normal s'il est capable d'inventer et de suivre de nouvelles normes, en faisant craquer les anciennes ».

L'état pathologique n'est pas un état sans norme : « Le malade est un inventeur normatif ». Le pathologique n'est pas le contraire du normal, c'est plutôt la santé qui l'est. Cette proposition permet de dissocier les normes créées au sein du pathologique, du -normal. C'est plutôt la normalité qui est déshabillée par l'inventivité normative.

« Le Normal et le Pathologique », au temps de l'idéologie eugéniste qui règne dans les hôpitaux, est un travail pionnier, qui passa inaperçu à la censure.

A ces grands hommes, pétris de culture démocratique et d'esprit de résistance, il faut ajouter Jean Cavaillès, éminent philosophe des sciences, passeur de Dedekind et de Cantor en France, résistant, qui n'a pas eu leur chance, puisqu'il fut déporté.

k) Lacan, lecteur de Merleau-Ponty

« La prose du Monde » est une série de textes autour de 1952, que MP ne jugea pas dignes

de publier de son vivant parce que non achevés. Claude Lefort se chargea du travail éditorial et le mit à la disposition du public. Cela peut intéresser notre propos. Déjà « la phénoménologie de la perception » (1945) montrait le questionnement du philosophe sur l'énigme de l'hallucination verbale., et on la retrouve à nouveau posée dans « La Prose du monde ». « Le sujet normal fait la claire distinction du parler et de l'entendre, modalités du système des sujets incarnés. L'hallucination verbale en est une autre. Le principe de cette aliénation se trouve dans la situation de tout sujet incarné : je suis exposé à autrui comme autrui à moi ». perplexité de Merleau-Ponty car la voix hallucinée, pour le psychotique n'est-elle pas autre plutôt celle d'un autre moi-même ? Car elle n'est pas d'essence intersubjective, et c'est l'aporie de la phénoménologie de faire l'impasse sur le grand Autre. Merleau-Ponty qui, intéressé par l'enseignement de la folie, avait fréquenté les présentations cliniques de G Dumas, et voulait comprendre la genèse de l'hallucination verbale, ce pour quoi il fallait avancer sur la nature du langage et surtout de la parole. Et ce lien est bien présent, dans « la Prose du monde ». Merleau-Ponty est un des premiers en France à reconnaître la valeur de la linguistique saussurienne, au début des années 50. Il travaille sur la structure, l'au-delà du sens, la linguistique de la parole. Benveniste au séminaire de Lacan sur les psychoses, prendra le relais de Merleau-Ponty qui l'avait quitté en 1955.

Lacan, Merleau-Ponty, Benveniste, Lévi-Strauss formaient une étroite communauté intellectuelle où s'échangeaient les idées, et notamment à la Société Française de Psychanalyse. Lacan les conviait en 53/54 en marge de son séminaire. De Merleau-Ponty, au jour suivant d'une conférence à la SFP consacrée au « Dialogue avec les communistes », au cours du séminaire, Lacan dira : « Merleau-Ponty est irréductible à la psychanalyse ». Cet acting out (ou présumé tel !) de Merleau-Ponty était adressé à coup sûr à Lacan. Pour autant, l'auteur d'« Humanisme ou barbarie » est le titre d'un livre à l'origine d'un groupe fondé par Lefort et Castoriadis, qui aura un bel avenir, mais hors du champ psychanalytique..

Bien des propos de Merleau-Ponty, forment la charpente d'une épistémologie congruente avec la recherche de Lacan à cette époque (cf. La prose du monde, p 178, Gallimard). Pour exemple :

« -l'ancien état de la structure est de remplacer par restructuration, 'un nouvel état qui se sait et qui était annoncés par les vecteurs de la structure. Chaque anticipation reçoit de la construction l'accomplissement qu'elle attend ».

« -pour qu'il y ait vérité, il faut et il suffit que la restructuration qui donne le sens nouveau reprenne la structure initiale. »

- « le fait est qu'à ce moment où quelque chose est acquis, il y a du vrai, la structure se propulse vers sa transformation » (p 179).

- « Ici reparait un bougé de la restructuration qui est caractéristique du langage par un certain médium de la parole. Nous croyons que les signes recouvrent exactement l'intention, que la signification est conquise sans reste, et que le style est entièrement dominé par nous, sans reste. Mais nous omettons alors de mentionner le dépassement de la structure vers ses transformations ». En ne croyant pas à un au-delà de la signification, l'accès à l'Inconscient n'est-il pas restreint ?

C Castoriadis (Revue L'Arc, consacrée au philosophe) souligne la double référence de Merleau-Ponty à l'Etre du monde et à la langue du monde. Et concernant la langue :

« Lorsqu'elle scelle une aliénation du sujet parlant, la langue lui ouvre un espace de mobilité sans limite assignable »

Il semble que ce soit du Merleau-Ponty réinterprété par Lacan. Le sujet doit traverser l'aliénation de sa demande dans la langue et accéder à la parole.

Un certain partage d'idées de Merleau-Ponty est donc perceptible avec le Lacan du Discours de Rome 1953 :

« Car dans le langage, la vérité n'est pas adéquation, mais anticipation, reprise, glissement de sens ». Et Merleau-Ponty conclue ce magnifique développement : « La parole est le véhicule de notre mouvement vers la vérité, comme le corps est le véhicule de notre être au monde ».

Une différence va porter sur la question du Corps ou plutôt sur l'Image inconsciente du corps, ou sur la corporéité, tellement que F Dolto affirme se référer autant à D Lagache, plus phénoménologique, qu'à Lacan, à cette époque.

Cet « oubli » du corps dans l'expérience de la psychose lui est reprochée et Lacan l'accueille le message, au cours du Séminaire III (55/56). Il est en différence de phase relative avec les avancées de F Dolto ou Gisela Pankow qui publient des récits de cure dans la revue «Psychanalyse ».

Les travaux de P Aulagnier ° paraissent convenir également à l'analyse de l'état actuel notre société caractérisé par la sujétion des masses aux discours d'Un, qui traduit les faillites et les absences de projets identificatoires singuliers. (Piera Aulagnier, 1975, L'aliénation). Elle prolonge le Freud de Psychologie des foules et Analyse du moi. L'absence de projet identificatoire est bien ce qui menace une partie de notre jeunesse, peu propice à l'engagement. De même, le vide identificatoire hante le discours politique.

Le débat entre l'approche de Dolto et de Lacan est lisible dans les premiers numéros de la revue « La psychanalyse » sur l'image du corps, des signifiants non verbaux ou du corps marqué par le signifiant. Travaillant avec les enfants, Dolto est sensible aux traumatismes annihilants ou psychotisants qu'ils peuvent subir. Nous y reviendrons. De même, Winnicott qu'admirait Lacan, et dont JP Lehman a montré l'intérêt au Cercle Freudien, s'intéresse non pas à la folie constituée, mais au sujet qui en subit la proximité, et ressent la crainte de l'effondrement (« Fear of break-down ») et aux conditions du transfert. L'objet subjectif selon Winnicott et le sujet-objet lacanien ont un point de contact de deux psychanalyses épistémologiquement différentes. Le « Fear of break-down » est la crainte de la folie telle que la perçoivent des sujets en états-limites ; ils ne sont pas récusés pour autant par la psychanalyse winnicottienne. L'approche, de ses élèves Marion Milner, (La main du Dieu vivant, La folie ordinaire), et Margaret Little s'appuie également sur la contribution graphique ou artistique des analysants. Un écart s'était creusé entre la psychanalyse anglo-saxonne des psychoses et celle de Lacan.

Concluons que la problématique de la folie qui exige de penser la place de l'Autre, confronte Merleau-Ponty, dans son échange avec Lacan à une aporie.

- « Tout autre est un autre moi-même, il est comme un double qui lui ressemble comme un frère que tel malade sent à ses côtés qu'il ne saura jamais fixer sans le faire disparaître et qui, visiblement n'est qu'un prolongement hors de lui-même. ».

Reste que : « Autrui n'est pas moi et il faut bien en venir à leur opposition » pour sortir de l'aliénation imaginaire (ce concept lacanien comme tel n'est pas envisagé) : « Je fais l'autre à mon image ».

Quand Merleau-Ponty réitère, en 1952, la théorie d'une imago captivante, lui reste la question : comment sortir de cette captation ? La réponse serait : par le Symbolique. Mais, en 55/56, Merleau-Ponty semble décrocher de Lacan.

La lecture de la « Prose du Monde » montre donc, que travaille dans le champ propre

philosophique, le mûrissement épistémologique de problèmes en attente de nouvelles formulations sur la Folie. Mais de même que Foucault, comme nous allons le voir, Merleau-Ponty manque l'Inconscient.

h) Ayant brossé à grands traits ces éléments de contexte, nous reprenons le fil de notre enquête sur l'usage changeant du concept d'aliénation et de l'incidence du langage dans la psychose chez Lacan. Nous avons entamé la problématique mais il faut compléter ce que nous avons déjà dit du Colloque fondamental de Bonneval 46. Dès l'après-guerre, il est convoqué par H Ey en 1946, Lacan y est présent. L'influence civilisatrice d'H Ey a été souligné par Lacan lui-même, pour la psychiatrie française. Cela n'empêche pas ce dernier d'attaquer l'organo-dynamisme d'H Ey. Faire une trop grande part à la neurologie « ignore la question de la vérité qui conditionne dans son essence le phénomène de la Folie, et à vouloir l'éviter on châtre ce phénomène de la signification qui tient à l'être de l'homme ». (Propos sur la causalité Psychique). Parallèlement, Lacan restitue la notion de vérité, frappée, comme il le dit, par un tabou de l'épistémologie scientifique.

La Folie a-t-elle une signification intrinsèque ? Lacan semble le penser à ce moment, Au contraire de la psychiatrie scientifique ou organo-dynamiste, mise en exergue par Lacan resurgira plus tard au prestigieux mais houleux Colloque de Bonneval 1960, organisé de nouveau par H Ey, sur « l'Inconscient » et consacrera définitivement le différend de Lacan avec Ey, et l'éloignement du groupe de l'Evolution psychiatrique. A Bonneval 60, une primauté avait été accordée à Laplanche et Leclaire sur Lacan pour le rapport principal, et à l'Inconscient neuronal. Quatre années après, Lacan sortait « Position de l'inconscient », où il expose et oppose le concept d'aliénation-séparation :

Lacan s'interroge en 46 sur la structure de méconnaissance exemplifiée dans le cas de Napoléon, un cas de délire de présomption, si l'on peut dire, en écho à un problème soulevé par Kojève sur l'origine de la folie dans la Phénoménologie de Hegel. « S'il se crut Napoléon, ce fut au moment où Jupiter décida de le perdre, et sa chute accomplie, il occupa ses loisirs à mentir à Las Casas, pour que la postérité crut qu'il s'était cru Napoléon ». Traduisons : « le fou veut imposer la loi de son cœur à ce qui lui apparaît comme le désordre du monde ».

Le fou ne dispose pas de la possibilité d'une médiation, dit Lacan, qui lui permet de ne pas divaguer, mais le médecin qui s'opposerait au fou n'en divagerait pas moins ». C'est l'aliénation des psychiatres qui est visée ici... »

La médiation citée ici est concept hégélien, qui préfigure chez Lacan le Symbolique et le Ternaire SIR. S'il fait un bon usage de Hegel, il n'en critique pas moins le Savoir absolu, dans la notion du Discours universitaire.

A ce point, Lacan va mobiliser le concept d'imgo : en tant qu'elle a un effet d'aliénation imaginaire du sujet, mais c'est l'aliénation inévitable : en ce sens que le sujet s'identifie dans son sentiment de soi à l'image de l'autre ; laquelle vient captiver en lui ce sentiment ». Ici, on est dans une approche phénoménologique voisine de celle de Merleau-Ponty. Le Stade du miroir (49) est également l'étape de la capture aliénante pour le sujet.

Mais le désir de l'homme se constitue sous le signe de la médiation, il est désir de faire reconnaître son désir à l'autre (nous reconnaissons, là encore, l'origine hégélienne de cette proposition, la pratique constante et légitime de Lacan étant d'étendre des concepts en élargissant leur champ épistémologique).

A l'inverse la structure de la folie renvoie à une discordance entre le moi et l'être à travers l'histoire des strates psychiques, c'est-à-dire d'une faille dans son aliénation primordiale au

miroir (maternel).

Dans les complexes Familiaux en pathologie (1939), Lacan soutient que le Moi se constitue en même temps qu'autrui, mais c'est dans le drame de la jalousie, qu'il trouve autrui et l'objet socialisé (donc qu'il y trouve sa castration) ; dans ce cas, l'aliénation à l'autre soit débouche sur une médiation, soit verse dans la destruction, ce qui fut bien le cas du passage à l'acte d'Aimée.

La « médiation » comme telle continue à opérer dans le discours des deux premiers séminaires. Il faudra attendre le séminaire III sur les Psychoses (1955/56) pour que Lacan lui substitue le Nom du Père, ou le lieu de l'Autre comme lieu des signifiants.

Donc quand Il s'agissait pour Lacan de rendre compte de la source d'aliénation dans la folie, dès Bonneval 46, il se retrouvait frapper à la porte du signifiant, sans en connaître le concept mais tout en repérant déjà la place chez les poètes et les fous, (cf. l'homophonie rideau/ris d'eau).

Il entend l'appel d'une théorie du langage, pressentie pour construire une théorie de la folie et dont nous trouvons ainsi la pré-théorie : « Le mot n'est pas un signe mais un nœud de significations ». Le phénomène de la folie lui apparaît comme non- séparable du problème de la signification pour l'être en général, c'est à dire du langage pour l'homme. Que la vérité s'ancre dans le langage comme mensonge ou comme révélation, c'est d'ailleurs la quintessence de l'enseignement freudien.

Lacan développait alors de la manière charpentée, une phénoménologie du langage dans la psychose :

« Résonance dans un mot pour le détacher du délire, transfiguration d'un terme dans l'intention ineffable, figement de l'idée du sémantique marquent chaque fois la forme du délire dans des termes verbaux et écrits à notre intention. »

Tout autant que pour les névroses, les phénomènes verbaux donnent accès à l'Ics dans une certaine homologie avec les symptômes. C'est ce point de méthode de la recherche de Lacan : il part de l'analyse de l'exception clinique, et la recherche sur la situation du langage dans la psychose lui permet d'inférer de la théorie. J'ai trouvé intéressant de le détailler.

Pour Lacan donc, l'appréhension du couple Folie /Aliénation se fait à travers la construction encore en pointillé qui va aboutir, dix ans après, à une structure fonctionnelle qui inclut le sujet parlant, la vérité, le langage, les formes imaginaires du moi (a, a'), les signifiants, la place encore inoccupée de l'Autre, du Nom du Père. Bref tous ces éléments de la structure, nous les apercevons de loin dès 1946. Une pléiade de concepts sont en attente de leur utilisation future.

Le Discours de Rome 1953 et les deux premiers séminaires (53/54, 54/55), sont préalables pour accéder à une nouvelle théorie des psychoses.

i) A Rome (53), la théorie rend compte de l'émancipation de la fonction parolière, à l'inverse, du « bourdonnement assourdissant de la parole vide sert à récuser l'instance de vérité que la parole suppose ».

Le statut de l'interprétation est renouvelé, sa révélation venue au réel a un effet de vérité sur le sujet.

La possibilité de se dégager de la théorie de l'adéquation du mot et de la chose, soit de récuser la théorie physicaliste qui est profondément incrustée dans l'aliénisme psychiatrique, est heureux, d'autant que le champ neuf des sciences humaines, rompt avec toute orientation causaliste, déterministe, avec le concept naissant de la structure :

« La science gagne sur le réel mais le rend mutique ». Il faudrait voir dans cet aphorisme un enseignement toujours valable de nos jours.

Et aussi : « L'être parlant que nous sommes au-delà de l'objectivation scientifique, fonde

dans l'alliance et la parenté par les lois de la parole et de la parenté, leur droit dans les univers de discours où elles mêlent leurs traditions. »

L'association de l'anthropologie lévi-straussienne et de la linguistique saussurienne et jakobsonienne fournissent plus que des hypothèses, des complicités heuristiques. Cette levée des barrières entre disciplines permet une diffusion conceptuelle favorable pour le cheminement d'un Lacan, sensible au nouveau.

Pas supplémentaire, il va donner une définition inédite de la métaphore par la substitution d'un signifiant à un autre signifiant et création de sens. Le souffle surréaliste s'y perçoit puisqu'elle est proche de définition de la métaphore que Breton dans l'«Amour fou ». Il y a, dans les années 60 une bataille de la métaphore à laquelle participe Lacan :en témoigne sa critique de Perelman , linguiste cognitiviste. Il intègre de plus en plus le signifiant à la rhétorique et à la poétique de l'Inconscient : « L'Inconscient est structuré comme un langage ». C'est souvent par ce côté qu'on aborde Lacan. C'est de ce même côté que vient la critique de certains psychanalystes quant à son assimilation(injustifiée selon eux approuvés par Jakobson,par ailleurs) de la condensation à la métaphore et du déplacement à la métonymie, dans le rêve (notamment Laplanche) . La théorie saussurienne du langage, différente de celle qui sert de référence à Freud (la linguistique historique et évolutionniste du 19^e siècle) va être intégrée au discours de Rome. C'est l'éclairage que va en donner Benveniste à la Sfp.

L'ascension du Symbolique au firmament de l'être, engrange le bénéfice apporté par Levi Strauss :

« Les sciences humaines furent longtemps désorientées de ce que le prestige des sciences exactes les empêchât de reconnaître le nihilisme qu'elles n'avaient soutenu qu'au prix de quelque méconnaissance interne ; l'être de l'homme relève du Symbolique ».

A Rome 53, Lacan met en question du statut de la psychologie, devant un D.Lagache médusé : « Il y a une corrélation qui lie l'objectivation psychologique de l'homme moderne, à la fonction du moi dans un ensemble de conjonctures sociales, technologiques, dialectiques ». La Fonction de synthèse dévolue au moi est instance de méconnaissance. (Il n'empêche que, ce diplôme en poche, beaucoup de sujets ont entamé un parcours analytique en parallèle...).

Or la psychologie semblait pourtant être une science prometteuse en 1950, Merleau-Ponty l'enseignait déjà après -guerre et le jeune Foucault, après avoir suivi son enseignement était devenu psychologue et épistémologue de la psychologie dès 1952. D. Lagache avait créé la licence en Sorbonne 1949. A Rome, Lacan ne prend pas de pincette pour critiquer la position psychologiste de ce dernier.

Entre psychanalyse et psychologie l'occasion ne fut-elle pourtant pas manquée de créer un diplôme des pratiques corrélées à la fonction symbolique ? Laquelle aurait exigé un redécoupage des savoirs concernés notamment dans la formation des soignants et des psychologues.Mais cela aurait séparé la psychologie clinique et psychopathologique des autres branches de la psychologie et ce décentrement était trop coûteux aux habitudes universitaires.

En ressuscitant l'étude des textes comme « L'avenir d'une illusion » et « le Malaise dans la civilisation », Lacan s'attaque au rapport commun de ce qui fait la croyance : « Les croyances psychologiques où le sujet s'attache à la civilisation constitue une variété de délire, qu'il ne faut tenir pour plus bénigne que d'être quasi-générale ». C'est la folie des gens ordinaires, du titre du livre de Marion Milner. Le monde est fou, personne ne cherchera à contredire cette assertion C'est encore plus vrai qu'en 53.

Sur un autre plan, les modalités de la croyance dans la paranoïa permettront d'y pointer le rejet du Nom du Père.

j) Neuf ans après Bonneval 46, deux ans après Rome 53, Lacan peut aborder « les structures freudiennes des psychoses » dans le séminaire III de 1955/1956 (et non « les Psychoses », selon J.A Miller)

L'article : « Questions préliminaires au traitement possible de la psychose » est écrit en 1958, en après-coup.

A la première séance (p 11) Lacan annonce qu'il a fait un lapsus. Il y aurait le terme « Traitement des psychoses » dans l'intitulé ? or il dit repousser l'explicitation de ce titre à la fin du séminaire. Or toujours pas de traitement du traitement, si l'on peut dire, à la fin du séminaire et on est renvoyé à l'article « Question préalable au traitement des psychoses », mais ici aussi nulle trace du traitement. Ce qui pose problème.

L'hallucination verbale, (« Les Voix ») ouvre un nouvel espace théorique qui inclut la relation entre le sujet, le signifiant et l'Autre. Par les Voix, il y a un effet de signifiant « pour autant que leur degré de certitude prend un poids proportionnel au vide énigmatique qui se présente à la place de la signification même ». C'est l'énoncé conclusif de certains développements du séminaire. Par ailleurs il précise la relation de l'aliénation imaginaire et du symbolique qui doit faire éviter dorénavant tout contre-sens sur l'aliénation imaginaire : « car la béance est ouverte pour l'animal humain par sa prématuration et y foisonne les effets du stade du miroir, mais sans cette béance qui l'aliène à sa propre image, la symbiose avec le symbolique ne peut se produire et le sujet ne peut se constituer comme sujet à la mort ». De ces considérations, Lacan va déduire la construction du champ de la réalité en s'aidant du schéma R. Mais surtout : » l'épinglage homologique de la signification du sujet sous le signifiant du phallus (l'opérateur symbolique) peut retentir sur le soutien du champ de la réalité ». Pourquoi ?

Pour répondre, Lacan s'aide de la lecture des « Mémoires du Président Schreber ». Mais où trouve-t-il la place ou la fonction du signifiant phallique dans le délire de Schreber? D'ordinaire le sujet ramène l'écluse du phallus (du signifiant phallique) pour tenter de résoudre la béance mortifère du stade du miroir. Lacan a, en fait repéré dans le délire transexualiste schreberien, sous la forme de l'« entmanung » (émasculatation, éviration) l'absence du signifiant phallique ; dans ce trou agonique et sidéral, le vide est immédiatement relayé par une idée de procréation et de rédemption, subir la copulation divine pour repeupler le monde. Il se déduit que la forclusion du Nom du Père est équivalente à celle de l'opérateur symbolique (et du signifiant phallique) et bouleverse l'appréhension du champ de la réalité.

L'incidence projective du signifiant est aliénante voire annihilante : ainsi Schreber reçoit les signifiants délirants du « dieu inférieur », qui du haut de sa puissance l'interpelle en l'injuriant ainsi : « Luder », en allemand, c'est « moins que rien », ou avec une signification obscène, « chiffe, salope, pute ». Le sujet est alors obligé de remanier son monde imaginaire pour le tenter de le rendre « vivable ».

C'est dire l'effraction annihilante que subit le délirant par des hallucinations sous formes d'un retour de signifiants obscènes et énigmatiques, équivaut à un viol psychique. Artaud ne cesse de parler de ses efforts pour les contenir par des trucs magiques, apotropaïques, dans ses lettres de Rodez.

« Il convient d'écouter celui qui parle, souligne Lacan, quand il s'agit d'un message qui ne provient pas d'un sujet au-delà du langage mais d'une parole au-delà du sujet ».

L'étape suivante sera celle du séminaire « Joyce -le- sinthome » (75), presque vingt ans après, Lacan se confronte à nouveau à la question de la psychose. Il est bien possible que le concept de forclusion y soit relativisé parce que trop massif.

I) Foucault psychologue, épistémologue, puis historien

Il est utile d'évoquer certains travaux de M Foucault, peu connus, d'avant l'écriture de « l'Histoire de la folie. » (61) par laquelle il est devenu célèbre, Entre 1952 et 1962, c'est déjà un épistémologue talentueux.

M. Foucault qui fut l'étudiant de Merleau-Ponty en 1947 dans le cadre de l'enseignement de psychologie, se destinait au métier de psychologue. Elève de l'ENS, il obtient facilement l'agrégation de Philo. Le diplôme de psychologie lui est acquis en 1952, mais après un stage (service Pr J Delay, Hôpital Ste Anne), et différentes recherches d'épistémologie et quoique bienveillant pour la psychanalyse, il s'oriente vers la phénoménologie de Binswanger, enfin rompt avec cette orientation, pour, vers 1958, écrire sans la publier une « Introduction à l'œuvre de Ludwig Binswanger » (publié par la suite, grâce à Daniel Defert, éditeur de son œuvre)

Son épistémologie est complexe.

Elle s'inscrit contre le dualisme cartésien en psychiatrie car dit-il : « la mise à jour du sens du symptôme hystérique a rendu nécessaire une scansion de l'unité humaine : il a fallu déplacer la limite conceptuelle que la tradition métaphysique avait tracé entre « âme substance et corps substance. » Certes. Sans le nommer, il prend position contre l'organodynamisme d'H Ey. Par exemple : il dénonce que les « significations nouvelles (mises à jour par Freud) sont demeurées investies dans une anthropologie naturaliste qui les neutralisent » et que donc « la vérité de l'homme (risque de) s'épuiser dans son être naturel ». C'est tout à fait vrai, Freud a rompu l'emprise de l'anthropologie naturaliste du sujet, la théorie de la dégénérescence, etc. De fait dans cette anthropologie naturaliste, « le normal se définit par le niveau d'adaptation et le pathologique par un recul, une régression au sein d'un schème neuro-évolutif ». Critique du néo-jacksonisme, à partir de Canguilhem qu'il adresse à H Ey. D'où le danger qu'il a repéré que « la théorie de la vie (naturelle) aliène la réflexion sur l'homme ».

On ne peut mieux dire, dans un après-coup de longue portée, pour le risque du travail de sappe de la clinique contemporaine sous le signe du neuro biologique. Signe des temps vers 1958/62, la triade aliénation, sujet, vérité est annoncée par Foucault mais un tournant le conduira à une autre destination que la psychanalyse lacanienne, celle de l'« Histoire de la Folie ».

Foucault avait posé la question de l'aliénation (p. 33, Introduction à l'œuvre de Binswanger, circa 1960) : « Dans le mouvement de l'aliénation, quel est le sujet qui s'aliène ? » Sa réponse est : « Ce n'est pas le sujet en tant que porteur de significations (propres) qui s'aliène, l'aliénation est le moment de sa suppression (sous-entendu : comme sujet) ». C'est à dire que cet être aliéné ne serait pas sujet, pas porteur de signification. Cette argumentation a un défaut, c'est de priver le psychotique de sa position de sujet alors que justement elle est précaire. Dire que le délirant n'est pas sujet est très risqué, trop tranché, car c'est barrer tout accès à cet assujettissement. Retrouver une fonction sujet sous la menace psychotique incombe au processus thérapeutique. Dans une rare notation clinique, Foucault dit : « en s'aliénant, il cesse d'être origine pour n'être plus qu'entrecroisement de significations venant de l'extérieur » et également :

« - il est objet inanimé d'une persécution universelle, point transitoire d'une terreur qui l'enveloppe, il est tout entier livré au monde et à ses significations fantastiques ». Si cette description est phénoménologiquement correcte, il paraît légitime de parler de « sujet » d'une aliénation, en tant qu'elle se parle. Quoiqu'il en soit, Foucault va bientôt quitter la phénoménologie de Binswanger, après l'avoir rencontré dans sa clinique helvétique.

On le retrouve historien de la Folie : « ce qui compte pour moi, c'est l'origine de la folie » (Préface à l'édition de 1961, de « l'Histoire de la folie »). L'ouvrage est servi par un talent incontestable d'écriture : « la liberté de la folie ne s'entend que du néant de la forteresse qui la tient prisonnière ». Ça peut être entendu de différente manière.

Il soutient sa thèse en Sorbonne, présidée par Canguilhem et D Lagache... L'ouvrage immédiatement publié chez Plon reçoit les louanges de Bachelard, et des historiens de l'Ecole des Annales (Braudel), puis revient en France après une carrière internationale très élogieuse, mais cette fois à la manière d'un boomerang qui divise l'opinion française. Les psychiatres sont foncièrement hostiles (H Ey). Seul L Bonnafé le défend. La réaction des psychiatres peut s'entendre comme une défense d'une cohérence maintenue du champ de la psychiatrie qui enveloppe les pratiques., d'autant qu'en 1969, la psychiatrie existe à peine comme discipline enseignée, et semble revêtir des habits nouveaux désaliénants, et qu'elle présente un intérêt transformateur pour les jeunes médecins. C'est différent pour les anciens qui ont fait carrière et ne supportent pas le miroir que leur tend Foucault. L'Histoire de la folie, malgré son succès, n'est pas sans faille, même si ces dernières ne sont pas celles que la corporation psychiatrique lui reproche.

A la fois, Foucault se livre à une étude structurale de l'ensemble historique d'institutions, mesures juridiques, concepts scientifiques qui sont censé tenir captive la folie » dit-il mais pour en déduire que « c'est toujours le même affrontement originaire qui donne sens à l'unité aussi bien que 'à l'opposition du sens et de l'insensé, laquelle décision fulgurante (active) la séparation du langage de la raison » et les promesses du temps, du « murmure d'insectes sombres ». Le temps originaire est aussi un temps de l'histoire qui « est perçu comme le moment de décision qui lie ou délie la folie de la raison ». Opposer Raison et Dérason comme le fait Foucault n'est-il métaphysique, manière trop tranchée pour envisager l'aliénation de la folie dans sa concrétude, c'est-à-dire dans son échec du rapport à la langue.

Que cherche à reconstituer Foucault : « Un langage assez ouvert pour que viennent s'inscrire sans trahison les paroles décisives par lesquelles s'est constituée pour nous la vérité de la folie et de la raison ». Sans trahison ? Pourquoi la parole du fou serait -elle vraie d'emblée, entendu que la société réprimerait sa vérité insupportable. L'effet de vérité se produit plus concrètement entre deux sujets au moins

« Il a fallu que la folie cesse d'être la nuit et devienne l'ombre fugitive en la conscience pour que l'homme puisse prétendre à détenir sa vérité et à la dénouer dans la connaissance » : Foucault vise la vérité dite scientifique telle que « l'homme » pourrait se l'arroger dans la connaissance. »

Certes, mais on entend bien dans cette autre citation que vérité et parole ont un statut particulier. Car Foucault fait l'impasse du sujet parlant, pour proposer une histoire de la folie se déduisant de la lecture des archives. « L'archéologie du savoir » fait parler les archives de la folie, statuant sur le Discours sur la folie mais pas sur le sujet fou.

Cela dit, il est bien possible qu'un certain ordre discursif soit imposée au sujet. Et Lacan, peut-être en réaction à Foucault en a établi une typologie avec les Quatre Discours et le 5^{ème} le Discours Capitaliste

Mais quand, Foucault veut faire la peau au « sujet » de la vieille philosophie (et ce serait plutôt à la conscience), il pense sujet = assujettissement, ce qui est la base de sa critique généalogique historique avec la mise à nu des dispositifs du pouvoir -savoir.

Donc selon lui, la folie à l'état naissant dans la pureté de son expression est captée par ces dispositifs. Originairement la civilisation s'est rempardée contre elle et ainsi de suite dans différentes époques

. Dans son cours sur le « Pouvoir Psychiatrique » (1970), il dit « Charcot est un grand thaumaturge, l'hystérique est une sainte épistémologique ». La formule est savoureuse, même éloquente mais insuffisante car elle ignore ce qui est en jeu dans le théâtre expérimental de la Salpêtrière : le fantasme circulant « quelque part » (je souligne) entre le « savant thaumaturge », « la sainte épistémologique » (également prolétaire du savoir) et l'assistance médusée. Foucault veut montrer à tout prix un dispositif de pouvoir-savoir. Cet exemple permet de souligner la difficulté de faire la part de l'aliénation sociale/-institutionnelle., et de l'aliénation du sujet., aliénations externe et interne.

Or si la scène de l'hystérie est la mise en acte d'un fantasme se corpo-réifiant dans le corps, l'approche lacanienne de cette scène insisterait sur la production par l'hystérique d'une plus-value de savoir (dont la signification est un plus de jouir ignoré de tous). Elle met son corps symptomatique en jeu pour que travaille le savoir du Maître. (Discours de l'hystérique). Il est avéré que c'est ce que Foucault peu ou prou avait raconté dans « Naissance de la clinique » qui reçut l'éloge de Lacan. :

« L'hôpital et la clinique sont nés de la valeur d'usage du corps des pauvres. L'hôpital est un lieu d'échange inégal : l'apaisement donné à la souffrance contre un regard clinique sur le corps donné en spectacle ».

Plutôt ne faut-il pas dire que, de Charcot à Freud, il y aurait passage d'une « clinique » du « symptôme social /général » au « symptôme particulier » du sujet, tissé aux signifiants et traumas de son histoire. Ce passage n'est pas repéré par Foucault parce que, pour lui la psychanalyse est un examen de conscience.

Il faut donc attendre Freud pour dépister, entendre « quelque part » le fantasme inconscient dans la crise ou la paralysie, pour tel sujet particulier et Lacan pour noter dans la schize du regard, l'objet a, invisible. La rupture avec l'ordre symptomal du 19^e siècle, celui dont parle Foucault dans « Naissance de la clinique », est consommée prioritairement par la psychanalyse, et structurellement nous sommes toujours confrontés à cette rupture originelle, si nous exerçons la psychanalyse, répétant quotidiennement le geste inaugural de Freud.

Le Fou et l'aliéniste, l'hystérique et le maître-savant, le prolétaire et le capitaliste configurent les problématiques des aliénations, chacune différemment :le prolétaire pourrait savoir qu'il produit la plus-value d'où procède son aliénation, l'hystérique son plus de jouir pour le supposé manque-à-jouir de l'Autre mais pour le fou, qu'est qu'il lui est restituable du savoir exclu qu'il nous fait par une adresse dispersée ? Je repose la question. L'intéressante démarche foucauldienne a montré pourtant un biais métaphysique :la postulation d'une folie à l'état sauvage qui sera inaccessible à tout jamais, mais dont il s'agirait de retrouver la vérité dans les traces des registres ou des œuvres. Aussi la folie selon Foucault est posée détachée du sujet concret, et c'est l'aporie de l'analyse structurale que de l'imaginer à l'état sauvage et ce n'est rien moins qu'ignorer la difficulté de sa prise dans le langage.

« Ce que nous affirmons ici, c'est que à reconnaître le drame de la folie, la raison est à son affaire, parce que c'est dans la relation de l'homme au signifiant que ce drame se situe » (Lacan, Ecrits, p 574).

Fin de la deuxième partie

Artaud.

Plus d'une étude a été consacrée à la langue d'Artaud, orale et écrite, il faudrait dire la langue d'Artaud. Par ces commentaires en marge de ses dessins, représentations graphiques, on peut mieux saisir sa lutte quotidienne contre le retour des signifiants délirants qui l'assaillent littéralement. Cette logomachie est l'expression directe de sa lutte contre le délire. Derrida a dit quelque chose : sur la « nécessité de cette logomachie. C'est à dire au-delà de la politesse apaisée d'une langue acculturée, la guerre avec les mots, la destruction perforante et forcenée du langage policé régnant sur les subjectiles. Cette conflagration de mots, contre les mots, les gardiens de la langue y dénonceront une logomachie ; ils exigeront que le discours se conforme à la pédagogie et à la philosophie, voire à la dialectique. ».

Le débat Lacan Dolto sur l'image du corps

Oury

Miller

Conclusion